

Présentation. L'anthropologie et le millénaire Fin de siècle?

Serge Genest et Jean Copans

Volume 24, numéro 1, 2000

Terrains d'avenir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015631ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015631ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Genest, S. & Copans, J. (2000). Présentation. L'anthropologie et le millénaire : fin de siècle? *Anthropologie et Sociétés*, 24(1), 5–13.
<https://doi.org/10.7202/015631ar>

PRÉSENTATION

L'anthropologie et le millénaire Fin de siècle ?



Serge Genest et Jean Copans

Seule une autre surprise peut procurer une expérience nouvelle à celui qui a déjà de l'expérience.

H. G. Gadamer 1996 : 376

Il n'aura pas fallu attendre la fin du siècle ou le battage médiatique sur le dérapage appréhendé des systèmes informatiques (le fameux « bogue » de l'an 2000) pour que les anthropologues s'interrogent sur les perspectives d'avenir de leur discipline. Déjà au milieu des années 1990, des ouvrages ou des revues scientifiques faisaient le point sur les acquis et les lacunes de l'anthropologie et s'interrogeaient sur ses orientations au cours des prochaines décennies, aux premiers temps du 3^e millénaire (Ahmed et Shore 1995 ; *Revue internationale des sciences sociales* 1997).

Il faut dire que les anthropologues excellent dans l'art de l'auto-critique. Il n'aura donc pas été nécessaire qu'un nouveau millénaire de l'ère chrétienne advienne pour qu'on remette en question des fondements théoriques, voire des pratiques de terrain (Marcus et Fisher 1986 ; Fabian 1983). Sans doute la démarche même de l'anthropologie classique, orientée par la connaissance et la reconnaissance de l'Autre, sur fond de comparaison, oscillant, au gré des tendances, entre universalisme et relativisme, y est-elle pour quelque chose (Berthoud *et al.* 1993).

Sans avoir la prétention de s'engager sur des sentiers qui ne seraient pas encore fréquentés, les responsables de ce numéro d'*Anthropologie et sociétés* ont toutefois tenu à apporter une contribution supplémentaire aux débats qui ont cours dans la discipline en s'attardant à des thèmes qui semblent porteurs de questions décisives aujourd'hui et qui engagent les débats et les contributions diverses des prochaines décennies.

Sur quels aspects portent la réflexion, les interrogations, voire les doutes en anthropologie en ce tournant du siècle ?

On peut répondre à cette question en précisant qu'il y a de nombreux débats, des interrogations sur les positions que l'anthropologie devrait adopter une fois reconnu l'impact décisif du postmodernisme dans les sciences sociales. Mais les réponses qui sont apportées ne donnent pas souvent l'impression qu'il y ait quelque doute sur la voie à suivre. En d'autres termes, chacune, chacun a sa petite idée sur la meilleure façon de relever les défis que la discipline doit maintenant

affronter, si ce n'est sur les mesures à prendre pour la remettre tout simplement sur les rails.

De quelques « évidences »

Si la voie du doute ne semble guère présente dans la littérature traitant de l'avenir de l'anthropologie, cela tient peut-être à certains énoncés que les anthropologues, dans leur grande majorité, considèrent comme les acquis des remises en question remontant au milieu des années 1980. Plus question aujourd'hui d'éluder le fait que la vérité ethnologique n'est qu'un kaléidoscope formé de regards multiples et croisés et que les textes des ethnologues portent une signature — ils s'incarnent dans un sujet qui ne saurait se draper d'une quelconque autorité scientifique. Le jugement de Grimshaw et Hart est très dur à ce propos : « Il est maintenant évident que les textes des ethnographes étaient des productions littéraires autant que des rapports scientifiques ; ils ont souvent fait des affirmations trompeuses sur des opinions et des faits dans le but d'accroître leur propre réputation »¹ (1995 : 51). Avec son timbre moralisateur, la proposition de ces auteurs compte parmi les évidences que partage aujourd'hui une grande partie de la communauté anthropologique. S'ajoute à cette auto-critique celle qui vient directement du terrain. Il est en effet maintenant tout aussi accepté que les travaux des anthropologues sont lus par les personnes instruites dans les communautés où ils ou elles ont travaillé (Giddens 1995 : 272-273), y compris par des anthropologues indigènes (Ahmed et Shore 1995 : 17) et que leurs travaux peuvent faire l'objet de contestations ouvertes (Thomas 1997 : 370-371).

Les quelques positions critiques qui viennent d'être esquissées, dont le fondement se trouve en bonne partie lié aux remises en question développées dans les approches postmodernes, ont fait naître d'autres évidences. Entre autres, la découverte de l'engagement souhaitable ou nécessaire de l'anthropologue et l'attachement à une anthropologie « scientifique ».

L'implication de l'anthropologue apparaît paradoxalement comme l'une des réactions à la critique du postmodernisme, mais aussi comme la contestation de cette critique de l'anthropologie classique. Plus explicitement, des auteurs comme Grimshaw et Hart pensent que :

[...] l'anthropologie ne sera pas sauvée par l'innovation stylistique seulement, par des outils littéraires inventés par des intellectuels enfermés dans leurs recherches. Son renouvellement dépend plutôt d'une relation active et dialectique avec la société. De nouvelles tendances vont émerger d'un tel engagement, reflet de la dynamique même du monde contemporain.

Grimshaw et Hart 1995 : 61

Ces deux auteurs s'opposent donc à la critique de la production ethnographique développée parmi les anthropologues américains au milieu des années 1980. Ce qui les amène à préconiser un engagement plus marqué de l'anthropologie et des anthropologues.

1. Nous avons traduit les citations.

L'un des initiateurs de la critique de l'approche ethnographique traditionnelle, George Marcus, fait le point sur les débats qui ont conduit son groupe de discussion à s'interroger sur les nouvelles pratiques de l'anthropologie. Il mentionne que le terme d'« anthropologue citoyen(ne) » a été utilisé pour qualifier le contexte de « fragmentation de la subjectivité ethnographique » d'où émerge « un sens différent du politique en ethnographie, un domaine dans lequel l'ethnographe va sembler plus engagé que par le passé » (1999 : 18). Mais, tout en admettant que cette conséquence est en partie inscrite dans la critique même de l'approche ethnographique classique, Marcus décrit l'implication des anthropologues aujourd'hui comme « multiple, conflictuelle, ambiguë » (*ibid.* : 17). Pour lui, comme pour Grimshaw et Hart, l'engagement fait désormais partie de la pratique de l'anthropologie. Marcus donne toutefois l'impression d'aborder cette question avec plus de tiédeur que ses collègues.

L'engouement pour la critique des fondements épistémologiques des Lumières, pour la réflexivité comme outil conceptuel central en épistémologie contemporaine, pour le questionnement de la pratique ethnographique, ne fait pas l'unanimité. Il suscite en fait de nombreuses réactions chez des anthropologues qui y voient une remise en cause radicale de la pertinence de l'anthropologie. D'où leur proposition d'un retour à une anthropologie « scientifique » : « évidence » qui mobilisa la discipline durant les trois-quarts du XX^e siècle avant d'être battue en brèche par les interrogations postmodernes.

Cette volonté de renouer avec les prémisses de l'approche anthropologique classique trouve certes une partie de son fondement dans la contestation des propositions postmodernes. Ce que Ahmed et Shore, par exemple, affirment explicitement :

[...] pour que l'anthropologie ait une capacité d'explication, nous croyons qu'elle doit continuer d'adhérer aux principes des sciences sociales. Elle doit dès lors résister à la tentation de se définir comme une recherche de signification dont les interprétations, comme celles du romancier ou de la romancière, ne sont que pures « fictions ».

Ahmed et Shore 1995 : 32

Ces propos rejoignent la vision de Kuznar (1997) dont l'ouvrage, *Reclaiming a Scientific Anthropology*, constitue un plaidoyer en faveur d'un recentrement sur les fondements de l'anthropologie classique, l'« évidence positiviste », pourrait-on dire. Le dernier chapitre de l'ouvrage qui porte sur l'avenir de l'anthropologie scientifique apparaît essentiellement comme un retour aux acquis, voire aux certitudes du passé.

Questionner les évidences

Le questionnement des postmodernes a probablement jeté un doute des plus troublants sur la pertinence du projet anthropologique. En effet, plusieurs anthropologues ont rapidement compris que les critiques répétées des pratiques de terrain et de l'écriture ethnographique venaient miner directement les fondements mêmes de cette science sociale.

Ainsi, pour Giddens, l'anthropologie ne saurait désormais se définir par l'ethnographie, c'est-à-dire le terrain intensif, non plus que par l'observation directe ou encore par l'attention portée aux populations exotiques. Car les anthropologues partagent désormais ces orientations et ces méthodes avec les autres spécialistes des sciences sociales. Reste peut-être la théorie ? Mais, à peine Giddens a-t-il esquissé cette question qu'il y répond en affirmant que, là encore, l'anthropologie fait maintenant face aux mêmes questionnements que les autres disciplines (1995 : 273-275). Quelle est donc la pertinence de l'anthropologie aujourd'hui et dans l'avenir ? La voie est toute tracée, selon le sociologue : mettre en veilleuse toute prétention à la recherche de solutions techniques pour des problèmes concrets et plutôt travailler à « [...] raviver l'imagination anthropologique [,] à forger de nouvelles perspectives, de nouvelles façons de regarder les choses » (*ibid.* : 277). Une solution généreuse en apparence, laissant peut-être au sociologue, dans cette foulée, le monopole de l'application de ses connaissances aux « enjeux limités des politiques sociales » (*ibid.* : 276)!

Le doute sur la pertinence de l'anthropologie maintenant et plus tard revient également comme une préoccupation centrale chez Ahmed et Shore : « [...] jusqu'à quel point [l'anthropologie] est-elle pertinente pour comprendre les enjeux principaux du monde moderne au moment d'entrer dans le prochain millénaire ? » (1995 : 14). Risque-t-on la marginalisation, faute de savoir identifier les thèmes de préoccupation majeurs et les forces sociales qui émergent dans le monde actuellement ? Pour Ahmed et Shore, une réponse au problème de la pertinence de l'anthropologie réside dans la participation des anthropologues à une meilleure connaissance de leur propre société (*ibid.* : 31). Cette proposition qui n'a rien d'original puisque de telles pratiques existent de fait depuis des décennies ! Elle montre en un sens le désarroi devant lequel se trouvent certains critiques des approches postmodernes.

Ces appels à l'implication des anthropologues dans leur propre milieu, à l'avènement de l'anthropologue citoyen ou citoyenne n'ont pas attendu la critique postmoderne pour exister en tant que pratiques et champ de réflexion théorique.

Avec l'expérience cumulée par des générations d'anthropologues, on devrait s'attendre à un peu moins de naïveté de la part de ces auteurs. Comme le rappelle Thomas avec justesse, en tant qu'anthropologues, nous devons « reconnaître que nos recherches et nos écrits concernent des domaines qui peuvent certes avoir des prolongements importants pour la politique culturelle, mais qui restent en général passablement éloignés du théâtre où interviennent les actions et les transformations décisives » (1997 : 372). Et comme si cet énoncé un peu décourageant ne suffisait pas, Thomas en rajoute :

Le projet anthropologique offre donc en général deux visages : l'un tourné vers le pays de l'anthropologue, avec ses traditions intellectuelles et les problèmes spécifiques de l'anthropologie, l'autre tourné vers ce qui est en principe la « seconde patrie » du chercheur, où il s'est le plus souvent invité lui-même. Il peut momentanément adopter le « point de vue indigène », mais il s'en détournera généralement ensuite.

Vus sous cette lumière un peu crue, les appels à l'engagement et à l'anthropologue citoyen ou citoyenne risquent de sonner faux. Le point de vue de Thomas peut être débattu, nuancé, mais il dépeint avec fidélité ce que beaucoup d'anthropologues ont vécu jusqu'à aujourd'hui.

Pourtant, d'où que viennent les critiques ou les évaluations de la situation actuelle et future de l'anthropologie, elles se rejoignent au moins sur un constat difficile à nier : le monde a changé. Les phénomènes sociaux auxquels l'anthropologue est maintenant confronté se jouent sur des registres différents de ceux sur lesquels l'anthropologie s'est construite au cours du siècle. Cela entraîne une diversité des pratiques (Moore 1996 : 1) et un regard renouvelé sur les « mondes contemporains » (Augé 1994). Et ce n'est pas le postmodernisme, pour ces deux auteurs comme pour plusieurs autres, qui apparaît comme la meilleure grille de lecture de ces réalités nouvelles.

Pour Augé, « Ce sont de vieux refrains que fredonnent les postmodernistes [...]. Empirisme étroit et relativisme culturel sont ainsi réemployés pour légitimer un projet qui associe, sous le nom de postmodernisme, une conceptualisation conservatrice à une écriture esthétisante » (1994 : 58-59).

Réaction un peu épidermique d'un anthropologue de l'Hexagone face à la tradition américaine, pourtant nourrie par certains philosophes français ? Il faut toutefois reconnaître que cette paternité leur a échappé au point d'apparaître comme un produit *made in USA* aux yeux mêmes d'Augé, doit-on penser ! Car son projet vise à montrer que nous vivons maintenant dans un contexte de surmodernité, c'est-à-dire « [...] une accélération de l'histoire, un rétrécissement de l'espace et une individualisation des références qui subvertissent les processus cumulatifs de la modernité » (*ibid.* : 157). Surmodernité, postmodernité, même combat ?

Moore, pour sa part, rappelle que les répercussions du global dans le local, dont la littérature traite maintenant abondamment, constituent depuis longtemps un objet de préoccupation des anthropologues qui veulent comprendre la diversité précisément inscrite dans le local (Moore 1996 : 1-4). Une affirmation qui laisse de côté certains éléments importants. En fait, l'anthropologie classique a voulu montrer la diversité, entre autres en faisant de chaque société un ensemble contenu en lui-même, une espèce de local global (on peut penser aux barbarismes « glocal » et « glocalisation », inspirés des travaux d'Appadurai). Aujourd'hui, le global s'est en quelque sorte déplacé. Il apparaît dans la toile informatique mondiale, dans les réseaux transnationaux des multinationales, dans les migrations internationales. Une globalité dont les conséquences apparaissent au niveau local, avec une diversité d'effets. Mais il y a danger d'illusion à identifier la situation présente avec celle qui a prévalu antérieurement.

En effet, il est difficile d'assimiler les analyses que les anthropologues ont pu faire des impacts de la situation coloniale (le global), par exemple, sur les sociétés africaines (le local), avec les conséquences diverses actuelles liées à la mondialisation des communications, des flux de capitaux ou des personnes. Le global n'est plus le même ; il est multiforme et tend, par sa dynamique même, à une homogénéisation accrue. Le local a lui aussi changé. Les groupes et les communautés,

soumis aux mécanismes variés de la mondialisation, opposent également des réactions multiples à ce phénomène. Le local n'est plus homogène, implique des ensembles régionaux ou territoriaux plus vastes et dans un constant brassage de stratégies de groupes d'intérêt. Le local se fractionne, se diversifie et rend plus diffuse l'homogénéité de ce qui fut le local de l'anthropologie classique. Par ailleurs, le global n'est pas non plus homogène, il se manifeste de diverses façons et doit être analysé dans sa complexité.

Dans ce nouveau contexte, les points de repère n'apparaissent plus avec la même clarté. Pourtant, les liens suivis, en profondeur, sur le terrain, même remodelés, constitueront encore pendant longtemps, à notre avis, l'approche la plus sûre de l'anthropologie et la plus identifiable à cette pratique. C'est par la profondeur de la connaissance d'une population, d'un groupe, que passera l'imagination théorique à laquelle Giddens convie les anthropologues. La confrontation avec des phénomènes locaux engendrés par une mondialisation complexe oblige déjà et exigera de plus en plus que les anthropologues développent des thèmes nouveaux et des grilles d'analyse renouvelées sur leurs terrains. Sujets tout aussi cruciaux et déterminants pour l'avenir de l'anthropologie que de se pencher sur la production des textes et l'autorité de l'ethnologue. Les remises en question les plus fondamentales viennent d'abord des terrains eux-mêmes, des situations nouvelles auxquelles sont confrontées les populations, et qui transforment le regard des anthropologues.

Elles proviennent également d'une prise de conscience plus critique des critères et des principes de restitution de l'expérience anthropologique, comme celle d'une méthodologie scientifique. Le rapport à l'écriture et aux textes (ceux des cultures des informateurs, mais aussi des anthropologues) est peut-être une expérience, mais c'est d'abord le rapport au terrain qui l'est. Et l'explicitation et l'imposition de ses effets passe par l'analyse la plus rigoureuse et la plus exhaustive des modalités techniques, intellectuelles et sociales des procédures et processus d'enquête. Il faut pouvoir évaluer l'adéquation du texte et du terrain *indépendamment* de l'auteur, tant au plan empirique que théorique (Copans 1998 : 103-104).

Peut-être nous faudra-t-il également arrimer nos modes de production scientifique aux nouvelles technologies de la communication ; réflexion à chaud provenant des échanges en direct entre collègues aux quatre coins du monde, préoccupés par les mêmes thématiques ou les mêmes questions épistémologiques. Production d'articles conjoints qui n'attendraient plus les rencontres dans les congrès ou les contacts personnels pour voir le jour : véritable anthropologie dialogique ?

Le premier texte de ce numéro, la note critique de Johannes Fabian sur la pertinence même pour les anthropologues de s'engager dans le concert des discours sur le passage au 3^e millénaire, a été conçu sur le modèle de production scientifique proposé au paragraphe précédent. Ce document est le produit d'un échange entamé avec Fabian pour qu'il mette sur papier ses idées sur cette question. Quelques messages par courrier électronique auront donc permis à deux anthropologues de s'engager dans un court échange sur le thème de ce numéro, au corps défendant de l'un d'eux, entraîné sur cette pente par l'autre!

Suit le texte de Jean Copans qui s'attaque au problème de l'internationalisation de l'anthropologie. Est-il utopique de penser que la discipline pourra un jour se construire avec et aussi en dehors des traditions nationales ? Des collègues ont été conviés à réagir à la position que Copans défend ici, avec réplique de sa part, sur un modèle emprunté à *Current Anthropology*, mais repris dans plusieurs autres revues maintenant. Des commentaires qui laissent penser qu'il nous faudra vivre encore longtemps avec des traditions nationales à visées multiples ; localisme bien ancré !

Les articles qui viennent ensuite reprennent les questions soulevées dans cette introduction.

Quels thèmes sont porteurs d'interrogations majeures pour l'anthropologie ? Quelles voies d'interprétation devons-nous adopter pour mieux saisir ces phénomènes ?

Ainsi, Marie France Labrecque aborde la recherche sur le développement international pour en tracer les enjeux les plus manifestes aujourd'hui et dans l'avenir. En maintenant le genre comme élément central de l'analyse du développement, Labrecque réitère que cette dimension, souvent timidement prise en compte dans les programmes de développement international, ne doit pas davantage être occultée dans l'étude critique du développement.

Labrecque propose aussi de conserver une vision critique de l'économie néolibérale appuyée sur une approche d'économie politique en anthropologie. Un propos qui trouve son écho dans le texte de Robert Cabanes sur le thème du travail dans un contexte de mondialisation de l'économie. Relire les rapports sociaux capitalistes à la lumière des transformations qu'ils font subir à la fois à la représentation du travail elle-même et aux liens entre famille et travail. Des modifications substantielles de la conception et de la matérialisation du travail sont en cours dans les pays industrialisés, mais aussi, et peut-être surtout, dans les pays en développement. L'analyse anthropologique du travail doit tenir compte, par exemple, de l'arrivée massive des femmes sur le marché de l'emploi, du rôle d'« actionnaire » des travailleuses et travailleurs dans la dynamique du capitalisme néolibéral. Et c'est peut-être par l'identification des changements qui s'effectuent dans l'unité domestique que l'anthropologie du travail aidera à mieux saisir les lieux d'émergence de la société civile, pour reprendre une notion devenue familière dans les travaux en sciences sociales.

Didier Fassin aborde également un thème, la santé, qui est au cœur des préoccupations actuelles dans le monde et auquel les anthropologues attachent une grande importance, surtout depuis les années 1970. En s'appuyant sur une lecture historique et politique de la santé, suivant en cela la voie tracée par une approche d'économie politique en anthropologie de la santé, Fassin rejoint des préoccupations également présentes dans les textes de Labrecque et de Cabanes. Les occurrences de maladies individuelles et collectives sont mieux comprises lorsqu'elles sont liées à des dimensions plus larges, entre autres politiques, constitutives du bio-pouvoir, comme l'a défini Foucault.

En abordant les « religions transnationales », le texte d'André Mary ouvre sur un ensemble de manifestations dans lesquelles le local est fortement traversé par le global. L'hybridité religieuse rencontrée sur le continent africain s'avère un terrain particulièrement propice au renouvellement des analyses anthropologiques, un champ de recherche pourtant déjà fort imprégné de la diversité des pratiques et de la très grande fertilité des syncrétismes religieux. Comme quoi la mondialisation transforme à nouveau un champ de recherche complexe dont les anthropologues croyaient pourtant avoir cerné les contours de façon adéquate.

Mary montre également toutes les difficultés auxquelles est confronté l'anthropologue dans l'analyse de ces nouvelles pratiques religieuses, si ce n'est celles qui sont liées à sa propre adhésion au système de croyances qui constituait initialement le sujet de sa recherche. Sa réflexion débouche alors sur l'implication de l'anthropologue, le passage à l'expérience vécue de la « conversion » comme moyen d'atteindre à une interprétation plus intime du sujet d'étude. Ce thème revient dans le texte de Sylvie Poirier portant sur les recherches en milieux autochtones. Mais l'implication de l'anthropologue se joue sur un tout autre registre, dans des contextes de « colonialisme interne », plus politisés que les précédents. Par ailleurs, elle peut difficilement être esquivée, quelle que soit la position que chaque anthropologue décide d'adopter.

Un autre aspect qui s'avère particulièrement important dans le contexte de mondialisation actuelle, ce sont les liens à l'échelle mondiale que développent les communautés autochtones entre elles, au-delà des barrières linguistiques, territoriales ou étatiques. Les recherches de Poirier chez les autochtones au Québec et dans le Nord-Ouest de l'Australie mettent en perspective similitudes et différences des situations vécues par ces populations. De tels travaux vont en somme dans le sens des orientations politiques et idéologiques dans lesquelles les nations autochtones semblent engagées.

Francine Saillant prolonge en quelque sorte la notion d'implication dans un plaidoyer pour une plus grande ouverture aux autres disciplines, pour une anthropologie plus généreuse, plus poétique. Cette implication se manifeste également dans le récit biographique forgeant le choix de carrière de l'anthropologue et son cheminement théorique et méthodologique dans une sorte d'entrelacs.

Ce numéro thématique d'*Anthropologie et sociétés* aborde donc des thèmes, soulève des questions et propose des orientations qui non seulement font l'anthropologie d'aujourd'hui, mais nous conduisent vers de nouveaux horizons théoriques et des pratiques de recherche renouvelées. Un renouvellement qui sera paradoxalement d'autant plus marqué que les anthropologues continueront de privilégier des liens suivis et en profondeur sur le terrain, symbole même de l'anthropologie classique. Car ce sont les changements dans les rapports sociaux, dans les modes de vie des gens qui, en bout de piste, obligent les anthropologues à modifier leurs approches.

Références

- AHMED A. S. et C. N. SHORE (dir.), 1995, *The Future of Anthropology*. Londres, Athlone.
- AHMED A. S. et C. N. SHORE, 1995, « Introduction : Is Anthropology Relevant to the Contemporary World ? » : 12-45, in A. S. Ahmed et C. N. Shore (dir.), *The Future of Anthropology*. Londres, Athlone.
- AUGÉ M., 1994, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris, Flammarion.
- BERTHOUD G. (dir.), 1993, *Universalisme et relativisme*. Fribourg, Éditions Universitaires.
- COPANS J., 1998, *L'enquête ethnologique de terrain*. Paris, Nathan.
- FABIAN J., 1983, *Time and the Other : How Anthropology Makes its Object*. New York, Columbia University Press.
- GADAMER H. G., 1996, *Vérité et méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Paris, Seuil.
- GIDDENS A., 1995, « Epilogue : Notes on the Future of Anthropology » : 272-277, in A.S. Ahmed et C. N. Shore (dir.), *The Future of Anthropology*. Londres, Athlone.
- GRIMSHAW A. et K. HART, 1995, « The Rise and Fall of Scientific Ethnography » : 46-64, in S. Ahmed et C. N. Shore (dir.), *The Future of Anthropology*. Londres, Athlone.
- KUZNAR L. A., 1997, *Reclaiming a Scientific Anthropology*. Walnut Creek, Altamira Press.
- MARCUS G. E. (dir.), 1999, *Critical Anthropology Now. Unexpected Contexts, Shifting Constituencies, Changing Agendas*. Santa Fe, School of American Research Press.
- MARCUS G. E., 1999, « Critical Anthropology Now : An Introduction » : 3-28, in G. E. Marcus (dir.), 1999, *Critical Anthropology Now. Unexpected Contexts, Shifting Constituencies, Changing Agendas*. Santa Fe, School of American Research Press.
- MARCUS G. E. et M. J. FISCHER, 1986, *Anthropology as Cultural Critique : An Experimental Moment in the Human Sciences*. Chicago, Chicago University Press.
- MOORE H. L. (dir.), 1996, *The Future of Anthropological Knowledge*. Londres et New York, Routledge.
- MOORE H. L., 1996, « The Changing Nature of Anthropological Knowledge : An Introduction » : 1-15, in H. L. Moore (dir.), *The Future of Anthropological Knowledge*. Londres et New York, Routledge.
- Revue internationale des sciences sociales*, 1997, 153 et 154.
- THOMAS N., 1997, « Épistémologies anthropologiques », *Revue Internationale des Sciences sociales*, 153 : 369-380.

Serge Genest
 Département d'anthropologie
 Université Laval
 Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
 Canada
 Serge.Genest@ant.ulaval.ca

Jean Copans
 Faculté de philosophie, sciences humaines et sociales
 Université de Picardie-Jules Verne
 Chemin du Thil
 80025 Amiens Cedex 1
 France